

# Nuevo Mundo Mundos Nuevos

Coloquios, 2009

---

Elizabeth Burgos

## Condamner et punir : le système pénitencier cubain

---

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Referencia electrónica

Elizabeth Burgos, « Condamner et punir : le système pénitencier cubain », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Coloquios, 2009, Puesto en línea el 16 janvier 2009. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index49612.html>  
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : EHESS

<http://nuevomundo.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://nuevomundo.revues.org/index49612.html>

Document généré automatiquement le 30 septembre 2009.

© Tous droits réservés

Elizabeth Burgos

## Condamner et punir : le système pénitencier cubain

*« Robespierre fut idéaliste et honnête jusqu'à sa mort. La révolution en danger, les ennemis à toutes les frontières, les traîtres prêts à tous les coups de poignard dans le dos, les hésitants toujours barrant la route : il fallait être dur, inflexible, sévère, pécher par excès et non par défaut, à l'heure où c'eût été le début de la fin. Il les fallait ces quelques mois de Terreur, pour venir à bout d'une terreur séculaire. Ce sont les Robespierre qu'il faut à Cuba, beaucoup de Robespierre ! N'oublie pas ce que dit Mira dans son chapitre sur la psychologie de la direction révolutionnaire : « Passé l'instant où les plus radicaux brandissent leur drapeau et mènent la révolution à son point culminant, la marée commence à descendre ». En France, cette étape commence précisément avec la chute de Robespierre. « La révolution, comme Saturne, dévore ses propres enfants », dit l'un d'eux, peut-être pourrais-je plus tard t'expliquer mieux cela »<sup>1</sup>.*

- 1 Ce texte, daté du 23 mars 1954 est un extrait d'une lettre adressée par Fidel Castro depuis la Prison de l'île des Pins, où il purgeait une peine de 15 ans de prison pour avoir été l'inspirateur de l'attaque de la Caserne Moncada, à sa collaboratrice et compagne dans la clandestinité, Naty Revuelta<sup>2</sup>.
- 2 Il s'agit d'un document de premier ordre ; il révèle la précocité du caractère radical du projet politique qui animait le jeune dirigeant cubain (il a alors 28 ans), ensuite, parce que ces propos ne laissent aucun doute quant au type de régime qu'il entendait instaurer et sur les moyens à employer pour le faire aboutir. Il établit clairement que son intention ne se limite pas à poursuivre un simple retour au statu quo d'avant le coup d'Etat de Batista. Et l'on peut pressentir aussi qu'il soit porté par le désir de laisser une empreinte dans la mémoire collective. L'histoire est pour lui une référence absolue ; cette vision a marqué son long parcours politique et chacune de ses initiatives sera dès cette époque déterminée par cette projection. La perspective historique nourrit son imaginaire et façonne sa pensée<sup>3</sup>.
- 3 Certains attribuent à l'influence d'Ernesto « Che » Guevara la tournure radicale de son projet politique. Or le texte que nous citons atteste que l'option idéologique de Fidel Castro a précédé la rencontre avec le jeune médecin argentin qui n'a eu lieu qu'en juillet 1955 au Mexique, lorsque le Cubain se disposait à envahir Cuba poursuivre la lutte entreprise lors de l'assaut à la Caserne Moncada. Simplement, il y a eu coïncidence entre le jeune Cubain et le jeune Argentin sur la vision de l'histoire et de la société qui les habitait.
- 4 L'option radicale vers laquelle s'est orienté Fidel Castro après la prise du pouvoir ; notamment l'instauration de la peine de mort et le système de punition qu'appliquera dès le début la révolution avaient, sans doute, déjà mûris et faisaient partie implicitement, de sa démarche comme moyen de réaliser un bouleversement profond de la société et de l'Etat. Ce projet, à l'encontre de celui de nombre de ses compagnons de route conjoncturels, allait au-delà d'une simple opposition à un régime ayant provoqué une crise institutionnelle comme ce fut le cas du coup d'État de Batista le 10 mars 1952.
- 5 Fidel Castro sut donc utiliser un large consensus d'aspirations démocratiques pour instaurer un pouvoir dictatorial d'obédience communiste mais de réalité personnelle, ce qui l'apparente formellement et paradoxalement à celui qu'il remplace. Cet apparentement ne se limite d'ailleurs pas à une analogie formelle. L'histoire peu connue du parcours politique de Batista et de sa stratégie d'accès au pouvoir avec le soutien des communistes dans les années qui ont suivi la chute du dictateur Machado en 1933, (moment où apparaît la figure du « sergent Batista » dans le panorama politique cubain), présentent des analogies bien plus structurelles avec l'aventure castriste que la version dont nous disposons encore aujourd'hui.<sup>4</sup> Cependant,

sa vision de l'histoire de Cuba et sa volonté de se placer à l'échelle du monde le distingue de Batista et de la longue lignée de dictateurs latino-américains confinés dans une dramaturgie locale. Le castrisme est le seul régime du monde occidental à avoir noué une alliance y compris militaire avec l'empire soviétique, et ce à la frontière de l'empire rival. À l'ombre de l'URSS il parvient à défier l'empire ennemi. Le progrès des techniques d'information avec des moyens de diffusion planétaires qui a coïncidé avec son apparition sur la scène politique, va lui permettre de rendre omniprésente sa voix et sa figure à l'échelle planétaire.

6 Après l'amnistie décrétée par Batista<sup>5</sup> qui lui a permis de poursuivre ses activités conspiratives, Fidel Castro, comme il l'avait annoncé, débarque depuis le Mexique à Cuba le 2 décembre 1956 à bord du yacht Granma. Il installe un foyer de guérilla dans la Sierra Maestra d'où, tout en menant des activités terroristes dans les zones urbaines, et de guérilla dans les zones rurales, il noue des alliances avec les différents courants politiques pro démocratiques engagés aussi dans la résistance contre la dictature afin de se concilier les faveurs de la classe moyenne et de larges secteurs libéraux qui rejetaient ou désavouaient le régime.

7 Parmi ces accords intervenus entre l'opposition démocratique et le Mouvement 26 juillet, deux sont significatifs. Le Manifeste de la Sierra Maestra, signé le 12 juillet 1957 par Fidel Castro, avec l'économiste Felipe Pazos, et Raúl Chibás, chef du parti Ortodoxo – deux personnalités très appréciées et d'incontestable sensibilité démocratique – lui donnait un blanc-seing auprès de la bourgeoisie libérale. Le Mouvement 26 juillet s'engageait avec les signataires à ramener le pays aux normes constitutionnelles, à célébrer des élections présidées sous le contrôle d'un gouvernement neutre (écartant la participation des membres de l'armée, ou d'une junte militaire), au plus tard, un an après le renversement de Batista, et à assurer le respect absolu de la liberté d'information et de la presse. Ensuite, le Pacte d'Unité dit aussi Pacte de Caracas<sup>6</sup> signé le 20 juillet 1958 par l'ensemble des partis politiques d'opposition, à l'exception du parti communiste (PSP) et des partis d'opposition jugés trop « électoralistes ». Les signataires du Pacte de Caracas s'engageaient notamment à : développer une stratégie de lutte commune pour renverser la dictature au terme d'une « insurrection armée » ; conduire le pays vers un processus démocratique ; châtier les coupables impliqués dans la répression ; favoriser le progrès économique et les droits des travailleurs. Le magistrat Manuel Urrutia est désigné « Président de la République en armes » et l'on reconnaît la primauté militaire de Fidel Castro en le désignant « Commandant en chef des Forces armées de la Révolution ». (Il faut noter que Fidel Castro n'était pas habilité à devenir président car il n'avait pas l'âge fixé par la Constitution de 1940 qui établissait la limite à 36 ans pour exercer le rôle de présidente de la République ou de Premier ministre).

8 Ce pacte repose sur une singularité paradoxale révélatrice de la tradition cubaine de la violence politique: le plus grand nombre d'organisations démocratiques se rallie à la violence afin d'opérer un retour à la démocratie tandis que les « électoralistes » qui pratiquent la non-violence sont écartées. L'influence de Fidel Castro n'y est pas étrangère, car pour qu'il accepte de participer à la réunion de Caracas, il a fallu les bons offices du contre-amiral Wolfgang Larrazabal, président de la Junte de gouvernement du Venezuela, et du Costaricain, José Figueres.

9 Deux courants avaient toutefois perçu le danger de la voie insurrectionnelle : l'un animé par Cosme de la Torriente auréolé du prestige de sa qualité de *mambi*, vétéran de la guerre d'Indépendance, qui, en tant que président de la Société des Amis de la République, (SAR) le 12 décembre 1955 plaide pour un rejet de la violence et un retour à l'ordre institutionnel et à la restauration de la démocratie. En mars 1956, il revient à la charge et plaide pour un « dialogue civique » entre l'opposition et le gouvernement. L'arrogance de Batista et l'intransigeance de Fidel Castro qui refusent le dialogue ferment les portes à la tentative la plus plausible de parvenir à un dénouement pacifique de la crise politique et institutionnelle instaurée par le coup d'État de Batista.

- 10 L'autre courant, représenté par Carlos Márquez Sterling, prestigieux professeur universitaire qui fut président de l'Assemblée Constituante de 1940, lance sa candidature pour les élections présidentielles, (démarche à laquelle finalement le dictateur s'est plié) convoquées par Batista, qui devaient se tenir le 3 novembre 1958.
- 11 Une fois encore, Fidel Castro s'y est fermement opposé. La « Loi 2 de la Sierra Maestra » ordonnait le boycott des élections et condamnait à trente ans de prison et même à la peine capitale ceux qui participeraient aux élections en tant qu'électeurs ou candidats.
- 12 L'effet a été immédiat ; le retrait de candidats et l'abstention furent massifs, outre la méthode classique de fraude du côté du gouvernement, et n'ont laissé aucun espoir aux démocrates non-violents. Dans une dernière tentative, l'Épiscopat cubain plaide auprès de Batista pour la formation d'un gouvernement d'unité nationale et demande aux rebelles de déposer les armes proposant une « Commission de concorde ». Batista se montre prudent face à la démarche de l'Épiscopat. Fidel Castro en revanche la rejette la considérant « favorable à Batista ».
- 13 Parallèlement au Pacte de Caracas, Fidel Castro entreprenait des pourparlers secrets avec le parti communiste (Parti socialiste Populaire) qui ont abouti au « Pacte confidentiel d'unité » entre le 26 juillet et le PSP. Ce pacte a été, bien entendu, tenu secret, et a suscité un malaise auprès du courant majoritaire du Mouvement 26 juillet, résolument anticommuniste.
- 14 Alors que sa réputation d'autoritarisme et ses pratiques de gangster avaient créé une atmosphère de méfiance autour de sa personne, ces deux pactes souscrits avec des secteurs libéraux et démocratiques permirent à Fidel Castro de se concilier leurs faveurs.
- 15 Ces prémices expliquent pourquoi dès son accession au pouvoir, dans son projet d'établissement du socle de sa révolution, Castro doit, dans le conglomérat confus des anti-Batista où, « Passé l'instant où les plus radicaux brandissent leur drapeau et mènent la révolution à son point culminant, la marée va commencer à descendre », appliquer ces « quelques mois de terreur » nécessaires pour établir la révolution dans la durée. Avec « La révolution en danger, les ennemis à toutes les frontières, les traîtres prêts à tous les coups de poignard dans le dos, les hésitants toujours barrant la route : il fallait être dur, inflexible, sévère, pécher par excès et non pas par défaut ».
- 16 Savoir que les alliés d'une conjoncture révolutionnaire sont les compétiteurs à venir de l'accès au pouvoir est une donnée présente dans l'histoire des révolutions, et Fidel Castro en était conscient comme l'atteste sa volonté de neutraliser les autres forces politiques qui dans la clandestinité participaient à la lutte contre Batista, jusqu'à parvenir à imposer la primauté du Mouvement 26 juillet<sup>7</sup>. Que celui qui ne dispose pas de la force ne révèle pas d'entrée de jeu ses intentions, mais travaille à l'élaboration de la conjoncture où il avancera à visage découvert, fait également partie des mécanismes des mutations révolutionnaires.
- 17 La suite de l'histoire ne permettra pas l'émergence de la société nouvelle justifiant la terreur, et celle-ci, se pérennisera en système de gouvernement, avec ses rituels et ses mythes, ses représentations du délit, du but, et le régime des sanctions propres à traiter les récalcitrants.

## **Le système carcéral**

- 18 Une campagne d'épuration dès de la première phase de la prise du pouvoir, engendre un système punitif et un certain modèle pénal devenu indispensable. Car comme le démontrent ses propos, Castro savait que l'opposition qui se battait à ses côtés contre la dictature de Batista, y compris au sein du Mouvement 26 juillet, ne partageait sa vision de table rase pour construire du nouveau. Cette sensibilité orientée résolument vers la démocratie ne partagerait la logique totalitaire que l'on voyait poindre et encore moins, un projet associé à la figure de Robespierre. Le modèle de gouvernement quant aux méthodes à employer pour contrer toute tentative d'opposition et garantir, aussi bien son implantation que sa survie, était déjà esquissé.
- 19 À ce titre il est également intéressant d'envisager que son expérience de prisonnier politique dans la prison de l'Île des Pins,<sup>8</sup> a dû contribuer, comme source d'inspiration, à la genèse du système carcéral que le régime mettra en place par la suite. C'est précisément dans la

prison de l'Île des Pins<sup>9</sup> que seront expérimentées plus tard les méthodes punitives les plus radicales envers les prisonniers politiques. Ces méthodes seront par la suite appliquées dans les nombreuses prisons dont l'île est parsemée depuis la fermeture de la prison de l'île des Pins en 1967. Date à laquelle le régime décide de fragmenter son appareil répressif dans les 582 prisons construites à cet effet dans l'ensemble du pays.<sup>10</sup>

20 Le risque du rassemblement d'autant de prisonniers, en nombre plus important que les surveillants, dans un même espace faisait en outre de l'endroit un objectif militaire stratégique; dans un éventuel débarquement de l'extérieur, ces milliers d'hommes pouvaient grossir l'armée d'invasion. Pour éviter ce danger, les fondations des quatre pavillons circulaires ont été tapissées d'explosifs (du C4, très instable, susceptible d'exploser à n'importe quel moment) avec un dispositif de mise à feu en état de veille permanent, prêt à être déclenché instantanément en cas de besoin. Pendant des années, les prisonniers ont vécu sous la menace ambiante et perpétuelle de périr dans une explosion soit volontaire, soit due au hasard ou à l'inadvertance.

21 L'admiration portée par Castro à la figure de Robespierre aux méthodes de la Terreur est loin de se limiter au domaine de l'imaginaire. « Être dur, inflexible, sévère, pécher par excès et non par défaut » envers « les ennemis à toutes les frontières, les traîtres prêts à tous les coups de poignard dans le dos, les hésitants toujours barrant la route » c'est la devise qui a guidé les pas du régime dans la conformation du système de répression depuis la prise du pouvoir sans jamais s'en écarter jusqu'à nos jours. La mise en place d'une économie de châtiment, dominée par le souci de l'efficacité et de la perfection, véritable méthode de gouvernement, n'est pas étrangère à la longévité du pouvoir castriste.

22 Le système de répression à Cuba, constitue une trame complexe et subtile qui embrasse toutes les strates de la société au point de constituer la structure essentielle du pouvoir ; un pouvoir qui, selon la caractéristique donnée par Claude Lefort du totalitarisme, « ne fait pas de distinction entre ce qui relève de l'ordre du pouvoir, de l'ordre de la loi, et de l'ordre de la connaissance »<sup>11</sup>.

23 La répression envers les opposants, les entorses aux droits de l'homme et une application captieuse de lois permettant d'anticiper la culpabilité des prisonniers ne constituent certes pas un fait nouveau dans le paysage juridique latino-américain.

24 La nouveauté du système cubain consiste à donner un caractère légal aux procédures de l'univers concentrationnaire mis en place afin d'exercer un contrôle absolu sur la population et d'avoir donné force de loi à l'absence de liberté d'expression, cette pratique justifiant la répression comme une mesure d'exception face à un danger extérieur qui menacerait la patrie. Le sentiment de culpabilité qui en découle augmente chez le prisonnier, et d'ailleurs dans l'ensemble de la population, un état de souffrance psychique l'obligeant à se rallier aux raisons de celui qui le persécute. Ce sentiment omniprésent de la patrie menacée par un danger extérieur justifie les sympathisants du régime dans leur adhésion à toutes les atteintes à la liberté commises par celui-ci. Cette configuration se rapproche ce que Georges Devereux qualifie de « drame historique » en relation aux rapports qui s'établissent entre conquérants et conquis, ce qui renvoie à la logique qu'un simple abus de pouvoir devient « un droit de l'opprimé à subir l'acte de l'oppression : la joue acquiert le droit à la gifle. » L'auteur qualifie cette relation de « rituel d'oppression » qui en outre « formalise les cruautés tout autant que les bienveillances. » Ainsi, le résultat de certaines révolutions serait de transformer les anciens opprimés en oppresseurs. Le système d'oppression subsiste après le changement de régime ; seulement, les acteurs changent, les rôles se renversent<sup>12</sup>. D'autre part, le rôle de l'ennemi n'est pas secondaire ; sa « définition est constitutive de l'identité du peuple », car la lutte contre les ennemis du peuple devient un socle d'appartenance identitaire.

25 Certes, tout projet révolutionnaire glisse vers un pouvoir d'exception, or pour la révolution cubaine, installée dans cet état d'exception, devenue permanent, cette contrainte est devenue

constitutive de l'exercice du pouvoir, situation qui persiste, se développe et se structure depuis la mise en place du régime, il y a bientôt cinquante ans. Il faut souligner que l'acceptation ou la justification montrées dès départ par la population du système de contrôle et de répression instaurés par la révolution, obéit à la mise en œuvre des mécanismes élaborés pour « charmer les masses tels qu'une pédagogie nationale conduisant à une religion politique », selon les propos de George Mosse<sup>13</sup> à propos de l'attraction exercée par le national-socialisme sur la population allemande.

## La peine capitale comme méthode de gouvernement

- 26 Fidel Castro n'a pas attendu la prise du pouvoir pour mettre en pratique les méthodes de terreur qu'il affectionne. Déjà pour sanctionner certains délits, la première Loi de la Sierra Maestra, décrétée le 11 février 1958, instaurait la peine de mort dans le cadre de la guerre de guérillas menée contre la dictature du général Fulgencio Batista.
- 27 Les foyers de guérilla organisés par les survivants du débarquement raté du yacht Granma le 2 décembre 1956, étaient des centres voués aux opérations militaires, mais ils ont très tôt pris l'allure d'un proto État avec ses structures administratives, ses tribunaux, un service d'intelligence et de contre intelligence. En d'autres termes, le noyau du futur État révolutionnaire et l'embryon du système de répression qui allait s'instaurer lors de la prise du pouvoir par les forces castristes le 1er janvier 1959 était précocement mis en place.
- 28 Alors que la majorité de la lutte contre la dictature de Batista militait pour le retour à la démocratie et pour la remise en vigueur de Constitution de 1940, le gouvernement révolutionnaire instaure la peine capitale suite à la modification de la Constitution et ce en dépit du pacte - souscrit également par Fidel Castro -, dont le point fondamental était la remise en vigueur de cette Constitution qui ne comportait pas la peine de mort, sauf dans les cas de haute trahison militaire.
- 29 Présentée comme mesure d'exception, elle ne concernait alors que les membres de l'ancien régime, compromis dans la répression contre l'opposition. Cependant, le 4 janvier, le nouveau pouvoir modifie la Constitution et tous les pouvoirs sont délégués au Conseil de Ministres. Ensuite, le droit d'*habeas corpus* est suspendu ainsi que les garanties constitutionnelles pour les prisonniers en attente de jugement. À son tour, en vertu de ses attributions, le Conseil de Ministres promulgue la « Loi Fondamentale de la République » qui remplace la Constitution de 1940. Fidel Castro, avocat de formation, aura dès lors les mains libres pour agir en toute « légalité » constitutionnelle.
- 30 Fidel Castro et son équipe n'avaient pas attendu ces formalismes légaux pour appliquer la peine capitale. Dès l'écroulement du régime de Batista, selon sa pratique du fait accompli où la mise en œuvre précède sa formulation légale, dès le 2 janvier, sur ordre de Raúl Castro, accusées de compromission avec le régime déchu, plus de soixante-dix personnes : des militaires, agents de police et des civils, signalés comme ayant collaboré dans la répression, furent exécutées et ensevelies dans une fosse commune.
- 31 Désormais la finalité idéologique de l'État cubain sera régie par un ordre et un imaginaire dont le but est la « création d'un homme nouveau », et la soumission aux visées messianiques du « Leader Máximo », elles-mêmes découlant de la vocation prométhéenne assignée à l'île par le « destin manifeste » dont Cuba était mandaté selon les prédictions de l'« apôtre » de l'indépendance, José Martí.
- 32 Bientôt l'application systématique de la peine de mort prend l'allure d'une tactique d'implantation de la terreur : Fidel Castro n'ignorait pas le rôle structurant de la terreur lors du triomphe d'une révolution. Bientôt ce ne seront plus seulement les fonctionnaires compromis avec le régime de Batista à passer devant les tribunaux révolutionnaires, mais bel et bien des révolutionnaires ayant participé à la lutte contre la dictature. Au 15 décembre 1959, avec l'exécution de deux activistes « contre-révolutionnaires », on atteint le chiffre de 553 fusillés.

- 33 Lors du discours prononcé le 24 janvier 1959 au Parlement de Caracas, quelques jours seulement après la prise du pouvoir, - que nous écoutions à la radio -, Fidel Castro, fort du pouvoir de conviction de sa parole auprès des Cubains - cette parole oraculaire qui produira la mutation dans l'ordre des représentations symboliques ouvrant la voie au pouvoir pour qu'il soit en mesure d'exercer sa contrainte sur toutes les catégories de la population et d'édicter des consignes qui valent comme normes dans tous les domaines de la vie sociale, révélera alors l'alibi qui justifiera et donnera sa légitimité aux mesures d'exception qui vont devenir par la suite le corpus de lois régissant les destins de la République : ce sera donc la « volonté du peuple » : « Nous nous trouvons en ce moment, par exemple, dans un cas où les lois révolutionnaires pourront être adoptées par décret; naturellement il *faut profiter de la circonstance où nous comptons sur un soutien très large du peuple* <sup>14</sup> et d'un procédé, dans ce cas-là, nécessaire pour pouvoir décréter toutes les lois révolutionnaires dont le pays a besoin » <sup>15</sup>.
- 34 À propos de la configuration entre Spartiates et hilotes Georges Devereux met en relief une dimension essentielle de « l'art d'être tyran » : « un tyran avisé ne se contente pas d'imposer certaines convictions à ses sujets ; il cherchera à leur faire croire que ces convictions sont les leurs » <sup>16</sup>.
- 35 Suite à la légalisation de la peine de mort, lorsque les critiques venant de l'étranger commencent à se manifester, Fidel Castro organise une manifestation massive de soutien aux procès expéditifs et à l'application de la peine de mort face au palais de la Présidence. Le choix du lieu n'est pas innocent car à la tête du gouvernement se trouvait le magistrat Manuel Urrutia, et les membres du Conseil des Ministres étaient des démocrates reconnus et jouissant d'un grand prestige dans le pays. Dans une lettre ouverte adressée à l'éphémère Président de la République, Manuel Urrutia, des intellectuels et artistes cubains, expriment leur indignation face à l'intervention « d'étrangers » dans les affaires internes de Cuba.
- 36 Les actualités de la TV cubaine de l'époque montrent la foule criant : au poteau, au poteau ! La télévision donne également une ample diffusion aux procès publics et même certaines images d'exécutions furent publiées.

## **Communistes et anti-communistes : deux versions irréconciliables de la révolution**

- 37 L'opposition entre anti-communistes et procommunistes se fait jour au sein des révolutionnaires dès le début de l'année 1959 comme un obstacle insurmontable.
- 38 L'anti-communisme au sein du mouvement révolutionnaire, n'était pas d'origine extérieure (ni influence de l'anti-communisme des Etats-Unis ni conséquence du post stalinisme en URSS) mais un phénomène nettement cubain. Il remonte à la période du renversement de la dictature de Machado en 1933 où le parti communiste cubain a joué un rôle de premier ordre dans le mouvement populaire contre la dictature de Machado grâce à son ascendance dans la classe ouvrière, et notamment la Centrale ouvrière (CNOC).
- 39 Le mouvement contre la dictature était parvenu à son comble, la grève générale paralysait le pays, Washington lâche le dictateur, l'ambassadeur Welles lui demande de partir. Désespéré, Machado se tourne vers les communistes ; illégaux depuis huit ans, ils parviennent à un accord : la légalisation du parti en échange de l'arrêt de la grève. Mais le mouvement, qui avait débordé l'espace syndical, se refuse à obéir. Machado démissionne le 12 août, Depuis, pour une très large frange de la population, les communistes cubains sont considérés comme des traîtres. Cependant les communistes cubains justifient leur démarche avec l'argument d'avoir agit motivés par la crainte d'une intervention américaine.
- 40 Le Mouvement 26 juillet, hétérogène, ne possédant pas de cadres suffisamment formés et rompus au travail d'appareil politique, le PSP était le seul à pouvoir fournir à Fidel Castro les moyens d'organiser un appareil d'Etat capable d'affronter sa tâche.

- 41 La première période correspond à la mise en place du gouvernement et se caractérise par l'irruption des membres de l'ancien parti communiste cubain, Parti socialiste populaire (PSP), dans les nouvelles structures de l'Etat ainsi que des experts des pays socialistes venus prêter leur concours à l'organisation de la nouvelle police et des services de renseignement. Tâche entreprise de manière prioritaire par l'équipe proche qui entourait Fidel Castro constituant de fait un gouvernement parallèle par rapport à celui du président Urrutia et de ses ministres, figurants destinés à permettre à Fidel Castro de gagner du temps. Il ne s'agissait que de la mise en pratique du pacte secret souscrit entre Fidel Castro et le PSP qu'une partie du 26 juillet ignorait, en particulier le courant anti-communiste du mouvement.
- 42 Les tendances autoritaires de la personnalité de Fidel Castro apparaissent au grand jour lorsqu'il décide de mettre sous contrôle la Fédération des Etudiants Universitaires, des syndicats, la presse, la radio, la télévision, lorsqu'il crée milices civiles qui constituaient aussi un système de contrôle de la population, Comités de défense de la Révolution (CDR), mesures qui vont semer l'alarme parmi les courants démocratiques de la révolution. Quant les mises en garde y compris auprès de Fidel Castro restent sans réponse, un nombre important décide de passer à l'opposition active : des réseaux clandestins dans les zones urbaines commencent à opérer, et des guérillas dans les zones rurales déclenchent la lutte armée.
- 43 Deux arguments majeurs opposaient le courant modéré de la révolution au pouvoir radical castriste:
- 44 1 – L'un considérait que Fidel Castro avait trahi le mouvement, car au lieu de s'en tenir aux pactes souscrits pendant la clandestinité, notamment instaurer la démocratie et restaurer la Constitution de 1940<sup>17</sup>, il plaçait des communistes dans les postes clés du gouvernement, allant jusqu'à écarter des anciens combattants de la guérilla. La présence accrue de personnels des pays de l'Est constituait pour eux une preuve flagrante de la nature du régime qui était en train d'émerger. La crainte de voir s'instaurer un régime à l'image de ceux des pays de l'Est a été confirmée lorsque le 7 juillet, une «norme révolutionnaire» établit que toute expression anti-communiste sera considérée comme contre-révolutionnaire ainsi que les opinions hostiles ou critiques aux mesures prises par le gouvernement.
- 45 Le 20 octobre, le commandant Huber Matos démissionne et le 26 octobre s'instaure la peine de mort pour les délits contre-révolutionnaires. Les mouvements anti-castristes en reprenant de nouveau les armes, prétendent donner une réponse à la déviation que la révolution était en train de subir. Des foyers de guérilla voient le jour et des réseaux clandestins commencent à opérer dans les zones urbaines.
- 46 2- Les paysans considéraient qu'ils avaient lutté pour que justice soit faite, mais ils ne voulaient pas pour autant, au terme de la Réforme agraire entreprise par le régime, devenir des employés des coopératives agricoles appartenant à l'Etat. Ils souhaitaient, soit devenir propriétaires des terres redistribuées soit avoir confirmation de la propriété des terres qu'ils possédaient déjà.
- 47 À Cuba, la guérilla anti-castriste était une guérilla éminemment paysanne, dont nombre des recrues avaient été engagées auparavant dans la lutte contre Batista
- 48 Et de même que Fidel Castro s'adresse à Moscou afin d'obtenir les moyens nécessaires de la mise en œuvre de son projet politique, l'opposition se tourne pour les mêmes raisons vers les Etats-Unis. Désormais Cuba se transforme en un scénario de guerre civile où deux conceptions de la révolution s'affrontent.
- 49 Le cas du commandant de la révolution Huber Matos est emblématique de la crise survenue au sein des révolutionnaires. Huber Matos faisait partie de la hiérarchie révolutionnaire, qui plus est, du groupe des commandants historiques, membre du premier cercle du pouvoir. Arrivé à La Havane dans le même char de combat où Fidel Castro a fait son entrée triomphale le 8 janvier 1959, il est gouverneur militaire de la Province de Camagüey lorsqu'il s'aperçoit de l'inutilité de ses mises en garde auprès de Fidel Castro sur la présence des communistes

- dans l'armée. Il prend donc la décision de s'en éloigner et de ne plus faire partie de l'armée et envoie une lettre de démission à Fidel Castro. Celui-ci prend cette décision comme un acte de rébellion, ordonne son emprisonnement. Arrêté et jugé avec les officiers qui lui sont restés fidèles ; il est condamné à vingt ans réclusion le 14 décembre 1959, qu'il purgera entièrement : son cas est devenu exemplaire et illustre la figure de la révolution dévorant ses propres enfants.
- 50 Dès les premiers mois de l'année 1959 on assiste au surgissement d'une série d'activités d'opposition, y compris, les prémices des mouvements insurrectionnels armés. Des foyers de guérilla commencent à opérer dès 1960 animés par des ex membres de l'Armée rebelle, celle fondée par Fidel Castro dans la Sierra Maestra. L'un des premiers à avoir pris les armes fut un membre de l'armée rebelle, le capitaine Manuel Beaton qui, avec son frère Cipriano, a été l'auteur du premier soulèvement armé dans la province d'Orient. Capturés, les deux frères furent aussitôt exécutés.
- 51 Cette guerre est connue à tort comme Guerre de l'Escambray, car, selon les propres aveux de Fidel Castro, elle a touché les six provinces du territoire national<sup>18</sup>. Cette résistance tire son nom du fait que les montagnes de l'Escambray ont été le sanctuaire où la guerre s'est davantage prolongée. Elle est considérée par l'auteur du seul ouvrage qui lui ait été consacré à ce jour, comme la campagne militaire la plus importante depuis les débuts de la république en 1902. « Depuis l'époque des *mambises*, on n'avait pas combattu avec autant de férocité sur le sol de Cuba »<sup>19</sup>.
- 52 Parmi les premiers chefs de ces maquis, on compte : Osvaldo Ramírez, Plinio Prieto, Edel Montiel et Evelio Duque, tous officiers de l'Armée rebelle qui avait lutté contre Batista.
- 53 Parmi les organisations les plus importantes engagées dans cette guerre l'on dénombre principalement : le Front démocratie révolutionnaire, FDR, le MRR (Movimiento de Recuperación Revolucionaria), DRE (Directorio Revolucionario Estudiantil), MRP (Movimiento Revolucionario del Pueblo) et le Mouvement 30 novembre : à noter la persistance du terme « Révolution. »
- 54 On ignore le nombre précis de morts tombés au cours de ces affrontements. Le gouvernement, contrairement à l'incontestable talent de propagande dont la révolution a toujours fait preuve, cette fois-ci a préféré le secret. En tant qu'ancien chef de guérilla, Fidel Castro, dont l'énorme prestige militaire provient de la publicité que les médias lui ont accordée et dont il a su tirer le plus grand bénéfice, n'ignore pas combien la propagande peut déterminer le cours d'une guerre.
- 55 On peut mesurer les proportions de cet affrontement lorsque l'on sait que le gouvernement lui-même admet aujourd'hui avoir mobilisé 100.000 hommes<sup>20</sup>, entre « milicianos » et armée régulière, pour venir à bout de la rébellion que le gouvernement a appelé « la lutte contre les bandits » désignée par le sigle (LCB), et avoir déboursé à cet effet 1.000 millions de dollars de l'époque (entre 1960 et 1966)<sup>21</sup>.
- 56 D'après des sources de l'opposition, il semblerait qu'à un certain moment, l'opposition comptait 7.000 combattants<sup>22</sup>. Le gouvernement admet aussi le chiffre de deux cents groupes de rebelles, parsemés sur l'ensemble de l'île. Selon les sources officielles, il y aurait eu trois mille victimes entre morts au combat, et fusillés. De la part officielle, le gouvernement admet avoir eu, deux cent quatre-vingt-quinze morts<sup>23</sup>.
- 57 Avec la lutte armée anti-castriste la peine de mort n'est plus un châtement « exigé » par le peuple comme vengeance pour les crimes commis par la dictature de Batista, mais devient une méthode de dissuasion par la terreur qui sera appliquée à la catégorie de « contre-révolutionnaire », désormais assimilée à la notion de « trahison à la patrie » ou à tout comportement pouvant être assimilés à ces catégories.
- 58 L'instauration de la peine de mort, absente dans les autres pays du continent ibéro américain, hormis des cas de trahison de la patrie par des militaires, permettait au régime de ne pas avoir à pratiquer les exécutions par : disparitions, accidents, suicides, ou tentatives d'évasion

pratiquées par les dictatures taxées de droite. Même si ces méthodes ont été pratiquées à Cuba à une moindre échelle, le but poursuivi de la création d'un « homme nouveau », donne aux méthodes de punition un caractère pédagogique, qui à titre d'exemple ont une finalité dissuasive. Il n'en est rien : ces mêmes méthodes furent aussi et sont encore employées par le régime à Cuba, en dépit du fait que pendant la phase de la guérilla anticastriste ceux qui étaient pris au cours de combats étaient systématiquement fusillés sans jugement préalable, grâce à la loi 948 qui autorisait les exécutions sans qu'il soit nécessaire de juger le prisonnier. C'est pourquoi il y a si peu de survivants de cette période de lutte armée. Cependant, certains, faits prisonniers blessés, ou membres de l'appareil de résistance urbain, furent jugés et fusillés ou condamnés par un « tribunal révolutionnaire » à de lourdes peines de prison.

59 Le système répressif mis en place contre les guérillas anti-castristes a été largement inspiré de celui des Espagnols pendant les guerres d'Indépendance, en particulier du célèbre général Valeriano Weyler, qui a employé le déplacement massif de la population paysanne ainsi que les camps d'internement.

60 Le régime castriste a également appliqué ces méthodes à l'encontre des régions de guérilla pour entraver la collaboration de la population paysanne avec les insurgés<sup>24</sup>.

61 L'opposition armée vaincue, le régime a continué cette politique de déplacement massif de la population des zones qui avaient été touchées par le conflit vers d'autres régions de l'île (en particulier les parents des fusillés et des prisonniers). La population de ces nouveaux villages, que l'on appelle aujourd'hui à Cuba « pueblos cautivos » (villages captifs) vit toujours sous une étroite surveillance policière.

62 Le système répressif auquel le gouvernement a eu recours alors, est proportionnel à l'ampleur de la lutte et les méthodes punitives déployées visaient à faire de la prison une continuation de la guerre.

## Condamner et punir

63 La continuation de la guerre dans la prison a engendré un système punitif particulier. Pour le régime, la dissidence n'est pas admise. Le pouvoir met en place alors un régime de « réhabilitation » obligatoire qui consiste, non seulement à mater l'esprit de rébellion des prisonniers mais aussi à obtenir d'eux une allégeance au régime. Autrement dit, on leur demande de devenir des collaborateurs du régime. Ceux qui refusaient de se plier aux désirs du pouvoir subissent systématiquement des châtiments corporels, des humiliations de toutes sortes ; même des prolongements de peine. Ces prolongements de peines sont d'ailleurs la cause des grèves de la faim qui se prolongent au-delà de l'humainement supportable : certains en sont morts. Lorsqu'un prisonnier qui arrive à terme d'une longue peine d'emprisonnement voit sa peine allongée de plusieurs années supplémentaires, il est compréhensible qu'il se décide à risquer le tout pour le tout.

64 Le trait dominant du type de répression pratiqué par l'appareil carcéral cubain est sa finalité spécifique : il ne cherche pas tant à punir par la privation de la liberté ou à dissuader au moyen de la terreur, qu'à obtenir l'allégeance du prisonnier au régime et son adhésion à ses fins. Parce que sa démarche, proprement inquisitoriale, est de réduire un ennemi dont le principal péril qu'il représente tient au scandale de la liberté qu'il s'octroie de ne pas partager la croyance imposée par le régime. À l'insupportable présence de son altérité dans un monde qui prétend à l'unité. Au risque contagieux que constitue son exemplarité morbide. Il est plus un symptôme à éradiquer qu'un ennemi. .

## Lieux de punition

65 Le passage par Villa Marista, ou Département des opérations de la Direction de contre intelligence du Ministère de l'Intérieur, aussi dite Sécurité de l'État, créée en 1963, constitue aujourd'hui la première étape du parcours d'un prisonnier politique. Installée dans l'ancien siège d'un collège religieux tenue précédemment par la congrégation des Maristes, c'est là que

le prisonnier est conduit après son arrestation et subit la phase préliminaire du long parcours de vexations qu'il va désormais vivre, destiné à le briser psychologiquement pour lui extraire les aveux dont le pouvoir a besoin pour le condamner puisque la présomption d'innocence n'existe pas dans le système castriste.

- 66 En matière de gestion de la répression, Cuba est redevable des techniques de torture sophistiquées et des méthodes propres au système d'internement et des camps de travail pratiqués jadis dans les pays de l'Est. En effet, Cuba a établi avec l'URSS dès le début de la révolution, des accords de coopération, entre autres, dans ce domaine et en particulier avec l'ancienne République Démocratique d'Allemagne <sup>25</sup>. Dans les locaux de la Villa Marista on pratique ces méthodes dites de torture blanche qui ne laissent pas de trace, et dont la modernité procède des avancées scientifiques de la psychologie et de la physiologie. Le récit des survivants nous en fournit le vertigineux catalogue: Privation sensorielle, usage de la lumière jour et nuit et du bruit afin de faire perdre au prisonnier la notion du temps, ainsi que le passage d'une chambre froide à une autre chaude, dépourvu de tout vêtement, etc. Un ex-prisonnier nous a raconté comment, soumis à ce traitement, il est devenu complètement fou : il avait des hallucinations, où il était assailli par des monstres : encore aujourd'hui, lorsqu'il en parle, il est agité de spasmes incontrôlés. Il se souvient que la veille prolongée aux dernières extrémités (des semaines) est peuplée de cauchemars.
- 67 La cellule mesure trois mètres sur trois, sans ouverture vers l'extérieur, ôtant le contact avec la lumière du dehors, effaçant la différence entre le jour et la nuit. Le lit consiste en une planche en métal ou en bois enchaînée au mur, les latrines sont un simple trou ouvert à même le sol. La porte en fer, possède une petite grille pour que le gardien surveille le prisonnier.

## **Le corps comme garant de l'intégrité morale : les « plantados » comme paradigme de liberté**

- 68 Michel Foucault nous a appris à replacer les systèmes punitifs, dans une certaine « économie politique du corps »<sup>26</sup>. Le cas d'une catégorie de prisonniers irréductibles à toute possibilité de compromis, les « plantados », en est un exemple éclatant où nous voyons comment le corps intervient comme un moyen de sauvegarde de l'intégrité morale du prisonnier qui invente ce terrain de confrontation avec ceux qui le tourmentent.
- 69 Le « plantado »<sup>27</sup> est le prisonnier politique anti-castriste qui ayant refusé de renoncer à ses engagements politiques pour échapper aux mauvais traitements, et jouir d'un régime de détention moins strict, choisi de se considérer toujours en rébellion, irréductible, au sein même de l'appareil carcéral, le plus souvent sans autre public que ses tortionnaires.
- 70 En refusant le régime de réhabilitation le « plantado » se refusait à la sécurité intérieure que pouvait lui procurer une sorte de « névrose adaptative » comportant une rétraction du Moi, à la manière des hilotes comme l'analyse Georges Devereux <sup>28</sup> grâce à un état de crédulité qui entrave sa capacité de jugement. Cette quasi-folie leur rendait la vie tolérable, et leur permettait de survivre sous le régime d'oppression qui leur était imposé, car leurs maîtres leur dictaient les modalités d'expression de leur « névrose adaptative ». Mais le « plantado » optait pour l'état de rébellion permanente pour préserver l'intégrité de son Moi au prix de la douleur corporelle.
- 71 Les survivants emprisonnés sont pour la plupart profondément croyants. Il est légitime de considérer, qu'outre la défense de l'honneur, l'orgueil et la fidélité à leurs camarades tombés, interviendra dans ces circonstances extrêmes, la résurgence de la symbolique christique de la mise en souffrance du corps tel que les « plantados » l'ont pratiquée. Pour les Chrétiens, le corps est fait à l'image de dieu : donc un corps glorieux et sacré. Tel le Christ, c'est à travers la douleur qu'on atteint le sacré de la résurrection. Le corps est à la fois source de douleur et par conséquent, source aussi d'épanouissement : l'épanouissement atteint par la traversée d'une douleur qui prend sens.

- 72 « Très vite, j'ai subi en prison une modification importante de la nature de ma foi. D'abord, je me suis accroché au Christ, peut-être par peur de perdre la vie puisque je risquais d'être fusillé. Mais cette façon de m'approcher de Lui, pour humaine qu'elle fût, m'a semblé aussitôt utilitaire, incomplète. Et rempli de douleur en voyant ces jeunes gens courageux partir pour être fusillés en s'exclamant : « Vive le Christ-Roi ! », j'ai compris dans une révélation subite que le Christ n'était pas là seulement pour que je le supplie qu'on m'épargne, mais aussi, si cela devait arriver, pour conférer à ma vie et à ma mort une valeur éthique qui leur rendrait leur dignité. Désormais à partir de 1963, les condamnés à mort descendirent bâillonnés au supplice. Nos geôliers avaient peur de ces cris. Ils ne pouvaient tolérer une dernière exclamation virile de la part de ceux qui allaient mourir »<sup>29</sup>.
- 73 Cette identification au Christ, la foi, la dignité et la virilité constituent une configuration identitaire de défense du moi, et culmine dans cette acceptation de la vie et de la mort, perçues alors comme un ensemble indissociable.
- 74 Parmi le groupe que nous avons interviewé, tous avaient passé plus de vingt ans, voir même trente ans en prison : un seul, « n'avait fait que quinze ans. »
- 75 L'écoute réitérée de ces récits suggère, par ce qu'ils ont en commun, qu'ils procèdent de la configuration d'un ensemble sous-jacent, bien au-delà de l'unité du sujet et de l'analogie factuelle de l'expérience. Ces Cubains, culturellement portés aux récits héroïques nous disent un continuum où dans une durée sans rivage, se succèdent brimades, et peur, faim et épuisement, froid et humiliations, cheminement au bord de la perte de soi et de la folie, de la tentation du renoncement à leur condition de « plantado », à la guerre au communisme, au sens de leur fidélité inventée, au jour le jour, à la mort de ceux qui sont tombés et du Christ Roi pour beaucoup.
- 76 Si aujourd'hui ils acceptent à faire le récit de leur vie, c'est « au nom de ceux qui sont tombés au combat ou ont succombé aux mauvais traitements en prison. » Ces anciens guerriers, qui professent désormais la non-violence, brandissent aussi avec fierté la résistance non-violente livrée, sans défaillir, face aux vainqueurs, farouchement acharnés à les faire plier et à force d'humiliations à vaincre aussi la dignité de la personne dans son intimité.
- 77 « Parce que nous avons vécu et souffert pour les hommes à venir. Nous n'avons pas travaillé pour la mort, mais pour la vie. »<sup>30</sup>
- 78 Le « plantado » est donc un vaincu face au monde extérieur. En revanche face à lui-même, cette qualité l'investi d'une dimension héroïque, intime, qu'il ne peut partager qu'avec ses semblables, ceux qui ont accompli les mêmes exploits : exploits trop humains, trop humbles, trop douloureux pour avoir l'éclat des gestes historiques. Néanmoins, ces irréductibles sont encore des prisonniers, combattants sans armes, qui n'ont pas la chance de jouir d'une quelconque solidarité internationale, et que le pouvoir n'est pas parvenu à faire fléchir. Un nouveau contrat social tacite se tisse entre ces hommes qui se traduit par un sentiment d'appartenance solide.
- 79 « Après les premiers temps de l'emprisonnement, se tisse un lien unique. Personne, pas même nos parents, ne nous a jamais vus aussi humiliés et aussi vulnérables ; avec personne d'autre nous n'avons autant senti le prix de la conscience, conscience convertie en parole, en attitude, en pure présence, sans bénéfice matériel pour notre réconfort. Nous sommes ceux qui souffrons notre misère d'homme et l'inlassable agression de nos congénères, mais encore ceux qui marchons ensemble, ceux qui partageons dans un sourire le dernier quignon de pain. Personne n'a jamais connu une intimité aussi forte, aussi pure, que deux prisonniers. A travers l'horreur et la mort, ils cheminent, se parlent et découvrent le sens du prochain. Ils vivent chaque instant en sachant qu'il peut leur être arraché subitement. »<sup>31</sup>
- 80 La dimension héroïque du « plantado » se nourrit d'une composante où intervient à la fois l'endurance physique, mais également, et avant tout, la sauvegarde de l'honneur.

- 81 « Après tout, la mort était l'inexorable horizon de chaque jour, et sa proximité nous était familière. Mais par-dessus tout, je faisais corps avec les miens. »<sup>32</sup>
- 82 Jamais de commentaire. L'affichage d'un comportement éthique se traduit par l'absence de commentaires désobligeants ou des critiques à l'égard d'autres « plantados ». Chose rare parmi les groupes d'exilés, chez qui en raison même de leur condition d'exilés, règne souvent une atmosphère de suspicion et de discorde. On dirait que chez les « plantados » existe un pacte de solidarité sans faille qui les soude comme un seul corps, car la condition de « plantado », de former corps, construit une conscience historique commune. Cette « solidarité de corps » ne peut accepter qu'un pouvoir extérieur vienne la rompre. Leur corps est devenu pour eux un lieu de mémoire privé, sanctuaire ou mémorial, que seuls partagent ceux qui en portent les stigmates.
- 83 Le caractère minutieux de leur récit est tout aussi frappant: l'inscription des péripéties endurées durant ces longues années d'emprisonnement persiste dans la mémoire avec une acuité remarquable si l'on tient compte des années qui se sont écoulées depuis.
- 84 Aurons-nous jamais la place de rendre compte dans le détail de la précision de ces récits ? Reste qu'entre ce qu'ils ont de trop unique ou de trop commun, s'imposent quelques traits dominants de cette géographie des enfers.

### **La Cabaña, le quartier général de « Che » Guevara**

- 85 San Carlos de La Cabaña l'ancienne forteresse espagnole qui domine le port de La Havane, date du XVIII s., et fut le plus important siège militaire espagnol dans le Nouveau Monde. De sinistre mémoire, même si aujourd'hui La Cabaña a été transformée en siège culturel où se tient notamment la foire du livre de La Havane. En effet, c'est dans ce lieu que Ernesto « Che » Guevara fixe son QG le 2 janvier 1959 pour exercer sa première responsabilité au pouvoir : exécuter l'application de la peine de mort instaurée par le gouvernement révolutionnaire en principe contre les fonctionnaires du gouvernement de Batista compromis dans des crimes de sang. Il devait veiller à l'application immédiate des sentences. Tous les jours à l'aube, le peloton s'adonnait à sa tâche. Et dès octobre 1959, les tribunaux révolutionnaires appliquent aussi la peine de mort pour les délits contre-révolutionnaires.
- 86 Des volontaires sont invités à participer ; il s'agit des membres des familles des « martyrs » de la révolution qui sont invités à faire partie du peloton d'exécution. Certains condamnés à mort sont obligés par Ernesto « Che » Guevara devant leurs parents proches de justifier leur exécution.
- 87 C'est à La Cabaña que l'on faisait le tri entre les prisonniers qui allaient entamer une longue période de captivité et ceux qui allaient être fusillés.
- 88 La souffrance que les prisonniers allaient endurer durant une longue période de leur vie, commençait par une étrange intimité avec la mort. La mort qui se laissait entrevoir à travers les bruits caractéristiques du rituel de chaque mise à mort. Comme le racontent les récits des exécutions de ceux qui, conduits le matin au tribunal pour être jugés, ne revenaient plus, puis de la nuit, dans laquelle on entendait le camion qui apportait le cercueil destiné au futur cadavre, puis les coups de feu et la détonation du coup de grâce qui leur apprenaient qu'ils ne le reverraient plus. Puis l'attente, angoissante du moment où ce serait peut-être leur tour.
- 89 « C'était la nuit, à neuf heures ou un peu après, qu'éclataient les salves des exécutions. Les séquences de l'horreur se déroulaient dans le fond de la fosse ». (...)
- 90 « Dans le silence des ténèbres et à cause des conditions acoustiques de la fosse, ils se détachaient avec une netteté effrayante. À un déclic, nous percevions quand s'allumait la lumière. Écho des pas croissant à intervalles réguliers : le peloton arrivait. Moteur : le fourgon du condamné à mort fermait la marche. Ouverture de la portière : nous l'entendions qui descendait. L'instant qui paraissait durer le plus longtemps : quand ils le ligotaient au poteau. Dernier cri du supplicié. Voix du commandement. Salve. Les détonations du coup de grâce.

- À Cuba, on continuait parfois de fusiller après un, deux, trois coups de grâce, autant de fois qu'il était nécessaire. Le peloton se retirait. Nous les entendions qui emportaient le corps. »<sup>33</sup>
- 91 Dans cet univers des prisonniers condamnés à des peines de trente ans de prison, furent punis pour avoir refusé de porter l'uniforme bleu destiné aux prisonniers de droit commun, de sept ans sans recevoir de visite, sans voir le soleil, emmurés dans un cachot, dans la solitude absolue, vêtus d'un slip, avec pour lit une dalle en ciment ; punis pour avoir refusé de se plier au « plan de réhabilitation ».
- 92 « Le candidat à la réhabilitation endossait un uniforme différent, similaire à celui des droits communs, et promettait de coopérer avec les gardes pour le maintien de l'ordre à l'intérieur de la prison. Une telle collaboration consistait aussi bien à aider les officiers à compter deux fois par jour les détenus qu'à mater les prisonniers politiques pris dans un incident quelconque. Le candidat acceptait en outre d'être rééduqué pour comprendre la théorie, la pratique et les bontés du régime. »<sup>34</sup>
- 93 Les grèves de la faim<sup>35</sup> de plusieurs semaines, sans que personne ne soit informée à l'extérieur ; les passages à tabac systématiques lors de l'inspection des cellules, suivis de la destruction des affaires personnelles que les prisonniers possédaient.
- 94 Une mise au point s'impose ici concernant l'échantillon des personnes interviewées :
- 95 La plupart de ces « plantados », anciens combattants capturés les armes à la main, sont d'origine paysanne. Tous portent les séquelles des blessures reçues au cours de leur parcours de combattants ou infligées au cours de leur captivité. Certains se déplacent avec difficulté ; ayant recours à des béquilles ou à une chaise roulante. Ceux qui exercent encore un métier travaillent en tant que jardiniers ou artisans.
- 96 Comment et pourquoi des individus ayant participé à la résistance contre la dictature et animés apparemment de la même foi révolutionnaire en sont venus à s'affronter les armes à la main, pour ensuite poursuivre cette confrontation dans l'univers de la réclusion ? Une fatalité vénéneuse vouant les vainqueurs au rôle de tortionnaires et les vaincus à l'angoisse permanente d'avoir à choisir entre la perte de l'identité et le reniement de soi ou le tourment perpétuel, confinés dans une situation sans issue avec pour toute ressource les seules armes de l'éthique ? « Drame historique » que soulève la nature du « plantado » comme produit d'un affrontement entre deux visions opposées de la société au sein d'un même mouvement d'où une catégorie est sortie perdante.
- 97 Mais c'est aussi, et surtout, le résultat du système carcéral qui leur est imposé au départ dont les caractéristiques sont l'arbitraire, l'exercice de la vengeance et une rare volonté d'humiliation. Ces méthodes coercitives qui tendaient à leur faire admettre un modèle de société qu'ils considéraient comme non propice à l'épanouissement du pays, les renvoyait à la catégorie d'inadaptés du système ne leur laissant d'autre choix que de se livrer à une double opération à première vue contradictoire. L'usage de leur corps comme socle de résistance : ce qui signifie la mise en danger de l'intégrité corporelle. Les « plantados » semblent donc, par la mise à l'épreuve du corps poussée à la limite du soutenable (passage à tabac, privation de sommeil, isolement, sans visites, grèves de la faim répétées et longues), avoir trouvé La ressource d'une résistance à l'anéantissement du moi<sup>36</sup>.

## « El Penal » la prison de l'île des Pins

- 98 Ceux qui échappaient au poteau d'exécution entraient dans le second cercle, la prison de l'Île des Pins, lieu redoutable, où les prisonniers politiques étaient soumis à des travaux forcés. Le plan de travail « Camilo Cienfuegos » reste l'un des chapitres les plus cruels du système pénitencier cubain. Il n'est pas exclu que le choix du nom n'ait été décidé que pour provoquer de la haine envers le personnage le plus populaire de la révolution cubaine, après Fidel Castro. Disparu prématurément en 1959, - la version de sa disparition reste confuse - sa figure reste exempte de reproches.

- 99 Cette prison avait une contenance de 4000 prisonniers : or sous le régime castriste, il y eu des périodes où elle renfermait jusqu'à 7000 prisonniers, comme nous l'avons vu plus haut. C'est dans la Prison de l'Île des Pins, où Fidel Castro a purgé ses quelques mois de prison mais dans des conditions dont, de son propre aveu, il n'eut jamais eu à se plaindre, comme l'atteste sa correspondance de prison <sup>37</sup>.
- 100 Le souvenir le plus pénible pour ces prisonniers est lié aux moments où on les obligeait à s'enfoncer jusqu'au cou, et même jusqu'à la tête dans les excréments de l'immense réceptacle du collecteur général de la prison. Il est notable que ce thème des sessions d'humiliations liées a la souillure revient assez souvent dans les récits des ex-prisonniers, cette relation avec les matières fécales, apparaît comme la pire atteinte à la dignité du corps. Et nous avons pu observer récemment à la télévision, à propos de sévices auxquels l'armée américaine soumet les prisonniers à Guantanamo, combien le procédé est universel et puissant le ressort qu'il meut.
- 101 Le corps de ces prisonniers est directement plongé dans une dynamique de rapport de forces pour briser leur endurance : corps marqués, suppliciés, exténués en un long travail de gésine pour les contraindre au matricage. Ils ne peuvent devenir utiles à la révolution que dans la mesure où ils deviennent corps assujettis capables d'admettre cet assujettissement idéologique. Il s'agit de l'application d'une « véritable technologie du pouvoir sur le corps » dont l'objet, et la seule issue, est l'équivalent de « l'amende honorable » des procès de l'inquisition.
- 102 Le destin de ces hommes sans concession n'a pas pris fin avec leur libération. Comme on l'imagine bien, ce caractère d'intransigeance n'est pas de ceux qui ouvrent les portes du monde réel. Comme tous ceux qui ont partagé l'expérience de l'épouvante, ils forment une communauté « irrécupérable », vouée à être définitivement en retard d'un consensus, et ils en ont tant manqué, des consensus, que le monde extérieur doit leur apparaître un peu lointain.
- 103 Ni leur origine sociale, ni leur âge, ni leur fortune, leur insertion, la vision du monde qu'ils ont pu élaborer dans leurs geôles, ou l'usage que l'on pourrait faire aujourd'hui de leur histoire ne les voue à la visibilité. Hors du cercle des émigrés où ils forcent encore le respect et où ils vont s'éteindre, leur histoire d'empêcheurs de danser en rond n'intéresse pas. Elle n'a plus d'intérêt fonctionnel, ne participe plus de la modernité et « nul ne s'offre à les appoiner, eux qui résistèrent, le front contre la nuit », nous dit René Char à propos d'autres résistants.
- 104 D'autant que jusqu'à une période récente, les conditions de leur existence en prison, était un sujet de controverse. Le régime, d'une modernité remarquable en matière de travail de l'information, a toujours soigné l'image du monde répressif qu'il a organisé. L'existence de masse de prisonniers au sortir d'une guerre civile n'est faite pour surprendre personne, c'est même leur absence qui inquiéterait, puisqu'elle signifierait leur liquidation. C'est le style du traitement de cette population qui corrobore et cautionne l'identité du pouvoir qui s'y exprime. Qu'un pouvoir aristocratique, religieux ou fasciste puisse voir dans la masse des vaincus un danger potentiel irréductible à détruire ou une source de travail servile s'entend parfaitement puisque l'ennemi participe d'une essence différente : raciale, de caste ou diabolique. La difficulté de cohérence, au moins formelle, qu'ont à mettre en scène les systèmes républicains et communistes dans le traitement de ce problème, c'est que le prisonnier est un semblable, il a donc été abusé, conditionné, ou souffre d'une pathologie. Le travail que se propose l'appareil n'est, par principe doctrinal, ni de vengeance ni de punition, on parlera ici de résurrection, de rééducation ou de réhabilitation. Il s'agit donc d'une cure, d'un reconditionnement, dont l'objectif, le seul qui fasse sens dans ce contexte, est la « récupération », la réinsertion. C'est sous cette irréalité que sera déniée la réalité : le thème étant d'autant plus sensible à Cuba que l'histoire du mouvement révolutionnaire est émaillée des tortures encourues et subies par les martyres, où le sadisme des tortionnaires est parfaitement exalté. Et si nous ne savons pas très bien ce qui arriva à Jean Moulin, pas un Cubain n'ignore par le détail ce que subit Franck Païs, et autres responsables du mouvement urbain tombé aux mains de la police de Batista.

105 La punition physique directe reste donc un tabou : la partie voilée du système de répression cubain qui se fait un point d'honneur de n'avoir jamais pratiqué la torture et d'observer un respect strict des droits de l'homme. Ce masque vertueux destiné à protéger l'idée arborée par le castrisme d'une société idéale, parfaite, advenue grâce à la révolution qui se forge dans le rejet des figures négatives : contre modèle du révolutionnaire sans failles. À Cuba l'État et le "guide de la Révolution" ne font qu'un, le peuple est assimilé à cette entité, dont la mission est l'avènement de l'homme nouveau et rien ne doit souiller la figure de celui qui personnifie le pays tout entier. Ceci renvoie à la reconnaissance du caractère symbolique du pouvoir, raison pour ne pas le « réduire à la fonction d'un organe, d'un instrument, au service des forces sociales qui lui préexisteraient »<sup>38</sup>. Et, pour insister sur le caractère totalitaire du régime soviétique, ce qui se rapproche fortement du cas de Fidel Castro, Lefort cite une phrase de Trotski, tirée de son ouvrage inachevé sur Staline : « L'Etat c'est moi ! est presque une formule libérale en comparaison avec les réalités du régime de Staline. Louis XIV ne s'identifiait qu'avec l'État. Les papes de Rome s'identifiaient à la fois avec l'État et avec l'Église, mais seulement durant les époques du pouvoir temporel. L'État totalitaire va bien au-delà du césaro-papisme, car il embrasse l'économie entière du pays. À la différence du Roi-Soleil, Staline aurait pu dire à bon endroit : la société c'est moi ! »<sup>39</sup>

## L'institution de l'oppression

106 L'analyse d'une économie de l'oppression en tant qu'institution a été étudiée de manière pertinente par Georges Devereux à partir du cas de Sparte et des hilotes<sup>40</sup>. Dans cette investigation, l'auteur s'attache à déchiffrer les implications fonctionnelles du régime d'oppression imposé aux hilotes par Sparte qui finit par déterminer le cadre institutionnel de cette cité.

107 Ce cas est significatif pour l'étude du système d'oppression et des relations, oppresseur/opprimé. Les hilotes, les opprimés, étaient majoritaires, ce qui provoquait une véritable crainte chez les spartiates, comme jadis dans les économies des plantations, où les esclaves étaient majoritaires.

108 À Cuba, le secteur révolutionnaire anti-communiste était assez nombreux au sein de l'élite pour que le secteur procommuniste éprouve de la crainte. À l'instar de Sparte<sup>41</sup>, le castrisme organise la société cubaine en fonction de la menace d'une invasion des Etats-Unis ou d'une révolte des « contre-révolutionnaires », en fait des anti-communistes. Crainte qui n'était pas dépourvue de sens au début du régime dont la preuve est l'opposition armée au début de la révolution, l'invasion de la Brigade 2506 dans la Baie des Cochons, (17 avril 1961) intégrée par des Cubains et soutenus par les Etats-Unis, et la persistance des opérations armées de moindre importance des Cubains exilés, principalement de Miami.

109 Après les accords Kennedy-Kroutchev suite à la crise des fusées (octobre 1962), Cuba n'avait plus à craindre véritablement une intervention armée venant des Etats-Unis. Les groupes irréductibles de Cubains exilés qui continuaient à harceler l'île depuis Miami en organisant des opérations de sabotage ne constituaient plus un danger qui justifiait la présence d'un tel système de contrôle et de répression. Et d'ailleurs, nombre de Cubains exilés ont été poursuivis par la justice des Etats-Unis à cause de ces activités illégales. Cependant, il faut noter que Cuba se livrait alors au financement et à l'entraînement de groupes armés qui opéraient en Amérique latine et prêtait aussi son concours aux groupes indépendantistes de Porto Rico, ainsi qu'aux organisations de Noirs Américains notamment le Black Power.

110 Faire planer la crainte de la menace constante de l'invasion des États-Unis, devenait la seule justification du système et du maintien de l'« institution de l'oppression » afin d'exercer un contrôle absolu sur l'ensemble de la population. Brandir la menace d'un ennemi extérieur est d'ailleurs un trait caractéristique des régimes autoritaires.

- 111 La logique de l'institution de la terreur fait de l'opresseur la victime du même système car elle l'oblige à vivre dans un état d'alerte permanent et dans la crainte d'aller prendre un jour la place d'un opprimé. Au regard de la dérive du système, où seul Fidel Castro - en principe - n'est pas soumis à la surveillance permanente de l'omniprésente Sécurité de l'État, rien n'est impossible. Il en fut ainsi de Sparte où l'institution de l'oppression, nécessaire pour maintenir les hilotes sous contrôle, faisait du Spartiate un être moins libre qu'il ne l'était auparavant.
- 112 Le système de surveillance généralisé au moyen des Comités de Défense de la Révolution (CDR) et le quadrillage de l'ensemble des rues des zones urbaines par des agents du Ministère de l'intérieur crée une atmosphère de crainte généralisée.
- 113 Le fait que n'importe quel voisin, camarade de classe, collègue de travail, ou même un membre de la propre famille peut être un indicateur de la Sécurité de l'État, maintient un climat de crainte et de méfiance permanente, obligeant tout citoyen cubain à exercer à chaque instant l'autocensure : à devenir en quelque sorte son propre oppresseur.
- 114 Dans un saisissant témoignage Eliseo Alberto, fils du grand poète Eliseo Diego, *Informe contra mi mismo*<sup>42</sup>, raconte le terrible dilemme qu'il a du affronter, contraint par la police politique de faire un rapport sur son propre père et des amis proches. Et pour casser sa résistance, la police lui donne à lire le dossier qu'elle possédait sur lui, où il a pu voir écrite de la main des personnes proches, défiler l'ensemble de ses activités et de sa vie personnelle.
- 115 Dans l'état de débâcle économique du pays depuis la chute de l'URSS, et le coup disproportionné réservé au maintien d'un système qui oblige Cuba à consacrer le peu de ressources dont le pays dispose à sa perpétuation, force est de constater le paradoxe que signifie une telle situation. Toujours à propos de Sparte, Georges Devereux considère ce mécanisme comme un « cercle vicieux » qui selon cet auteur « caractérise toute pathologie sociale et toute psychopathologie individuelle » ; car il serait moins onéreux d'abolir ce système et consacrer ces ressources à rendre plus aimable la vie quotidienne des Cubains, principale source du mécontentement de la population.

## L' « Idéal de groupe »

- 116 L'apparition d'une nouvelle catégorie de dissidence vers la moitié des années soixante, plutôt apparentée à la révolte des jeunes qui a frappé alors l'Occident, a obligé les autorités cubaines à imaginer des formes de répression adaptées à ce nouveau défi, tout en préservant l'image que la révolution avait exportée et qui était admirée, en particulier, par la cette jeunesse internationale qui servait de modèle à la jeunesse cubaine.
- 117 Revenant au texte de Georges Devereux, celui-ci nous apprend que toute société forge un « idéal de groupe », produit ses codes de conduite et idéalise certains rôles observés en société, tout en veillant, bien entendu, à ce que seul un nombre restreint puisse appartenir à cette catégorie privilégiée<sup>43</sup>. La nature même de cet « Idéal de Groupe » nécessite une figure symétrique complémentaire en négatif : un « contre-idéal de groupe », ne possédant pas les mêmes privilèges que le groupe qui incarne le modèle idéal, ce qui introduit la question de rôles complémentaires ou réciproques, par exemple révolutionnaire -contre révolutionnaire. Le code de comportement de la catégorie privilégiée est plus rigoureusement établi. Ainsi à Cuba, le révolutionnaire comme le Spartiate libre est le modèle idéal du groupe, tandis que le contre-révolutionnaire comme l'hilote est un contre idéal.
- 118 En dépit de l'absence de danger, le pouvoir cubain persistait à brandir le danger d'invasion de la part de l'opposition car la configuration du système de représentations forgé par le régime a besoin du groupe représentant le contre idéal ayant comme unique fonction de servir de repoussoir en incarnant tout ce que le groupe idéal n'est pas. Aussi l'opprimé doit assimiler les codes du modèle positif, qu'il ne lui est pas permis de vivre, afin de mieux comprendre les privilèges du groupe auquel il n'a pas accès. Il doit avoir en estime les valeurs qui lui sont refusées : la liberté, la vaillance, la dignité, le courage. À moins de se plier et d'adopter la

- « morale révolutionnaire » ; les signes symboliques de leur consentement intérieur et de leur attachement à la révolution, c'est-à-dire : au « Líder Máximo ». Privé de liberté intérieure, « les ressorts les plus intimes du psychisme sont sous contrôle. »<sup>44</sup>
- 119 Vaincue la première opposition armée anti-castriste, (le dernier « alzado », « bandit » pour le pouvoir, est tombé en 1966). Fidel Castro avait remis les intellectuels à leur place - « Rien contre la Révolution, tout pour la Révolution »,<sup>45</sup> (Mussolini résumait ainsi le fascisme en décembre 1925 : « Tout dans l'État, rien hors de l'État, rien contre l'État », dont le Cubain, grand lecteur de l'Italien a dû s'en inspirer), fixant ainsi les limites de la liberté d'expression. Mais l'éclatement de l'affaire Padilla (1970-1971) est le signe annonciateur d'un vent de rébellion soufflant au sein de la classe intellectuelle<sup>46</sup>. Avec l'autocritique publique à laquelle fut contraint Padilla à sa sortie de prison, dans le meilleur style stalinien, même si cela a signifié la rupture de nombre d'intellectuels européens et latino-américains, dont Jean Paul Sartre, Mario Vargas Llosa, Octávio Paz, etc., avec la révolution cubaine, le régime a réussi son objectif : neutraliser l'ensemble des intellectuels. Il a fallu attendre le surgissement d'une nouvelle génération pour que les intellectuels et artistes se fassent de nouveau sentir à Cuba.
- 120 Par ailleurs, le pouvoir se voit confronté à des signes de rébellion inattendus, incompatibles avec la représentation du bon révolutionnaire garant de l'orthodoxie établie. Les nouvelles formes de représentations et d'expressions adoptées par la jeunesse occidentale, du reste admiratrice des celles produites par la révolution cubaine, touchent les côtes cubaines et sont vues par le pouvoir, non sans raison, comme un danger pouvant porter atteinte à la place de monopole détenu par la Révolution : le rock, les Beatles, les cheveux longs chez les garçons, les pantalons à patte d'éléphant, la mini-jupe. Le pouvoir assimile ces expressions à une conduite contre-révolutionnaire, ou tout au moins, mettant en question la fidélité absolue due à la révolution, par la pratique du « diversionnisme idéologique ».
- 121 Ces nouvelles formes de rébellion non-violentes, vont exiger une adaptation du système carcéral et des techniques punitives.
- 122 L' « idéal de groupe » interdisait au pouvoir d'être assimilé aux traditionnelles dictatures militaires latino-américaines dont la vocation était le monopole et la conservation du pouvoir et nullement l'avènement d'un « homme nouveau », comme à Cuba. Même si cela pouvait sembler invraisemblable, il fallait donc éviter que cette rébellion culturelle s'empare de la rue et ne dégénère obligeant le pouvoir à réprimer la foule.
- 123 Le pouvoir décide la création des camps de redressement par le travail, destinés à la rédemption des « âmes égarées » de ces jeunes « désœuvrés », qui ne pratiquaient que la musique, la peinture ou l'écriture, et ignoraient le « vrai travail ». Le premier fut le camp de travaux forcés de Guanahacabibes (1960-1961) dont l'initiative revient à Ernesto Guevara, croyant fervent du rachat par le travail pour les « crimes contre la morale révolutionnaire ». En 1965, inspiré du même principe, cette expérience sera suivie par la création des Unités militaires d'aide à la production (UMAP) où furent internés les « déviants » : homosexuels, lesbiennes, témoins de Jéhovah, les indifférents à la révolution, furent classés dans la catégorie de contre-révolutionnaires. La police procède à la coupe des cheveux longs des garçons qui osaient se montrer en public, ou découpait la partie inférieure des pantalons à patte d'éléphant ou défaisait l'ourlet des minijupes de celles qui avaient l'audace de suivre ces signes de modernité.
- 124 Mais le problème majeur que le régime allait affronter était celui de la manifestation publique de l'homosexualité. Dans un pays où la représentation de la virilité est le signe par excellence de l'appartenance à la « cubanía », synonyme de vaillance, d'honneur et de prestige, valeurs érigées au rang superlatif par la « morale révolutionnaire », pour ce cadre de valeurs, l'homosexualité constituait une tare qu'il fallait extirper. Face à l'inutilité de la privation de liberté et de la thérapie par le travail pour guérir les hommes atteints de cette « anomalie » l'idée est venue de faire appel à la science afin de trouver remède au « mal ». L' « homme

- nouveau » cher au Che Guevara ne pouvait pas être homosexuel, ni pratiquer d'autre religion que le socialisme, et porter de préférence un habit militaire et la nuque bien dégagée.
- 125 Fidel Castro en tant que détenteur de la vérité et du savoir, en outre très porté sur les questions scientifiques, imagine trouver la solution à des problèmes aigus tels que le manque de production laitière par un volontarisme technologique prétendant, par exemple, transformer Cuba, en un temps record au moyen de croisements génétiques, en un grand exportateur de lait avec des vaches produisant plus 60 litres de lait par jour, (chiffre, bien entendu, jamais atteint).<sup>47</sup>
- 126 Ou bien, pour pallier la crise économique, il conçoit l'idée de transformer Cuba en quelques mois, par le lancement du « Cordón de La Havane » (campagne de plantation autour de La Havane qui devait transformer Cuba en un grand pays exportateur de café), au moyen des techniques agricoles, qui se sont avérées nulles.<sup>48</sup>
- 127 Dans le droit-fil de cette démarche, s'inscrit la thérapie curative de l'homosexualité par le couplage d'administration de substances aphrodisiaques et des scènes hétérosexuelles, alternées avec l'administration de vomitifs couplés avec le visionnage des films érotiques homosexuels dans le but de produire un conditionnement « thérapeutique ».<sup>49</sup>
- 128 Ce recours à la science pour expliquer des phénomènes sociaux a été porté à son comble lors des événements survenus à l'ambassade du Pérou en avril 1980, lorsque dix mille personnes ont pris d'assaut l'enceinte de ce siège diplomatique exigeant le droit de quitter le pays. Le pouvoir savait que ce n'était qu'un échantillon du mécontentement qui frappait la société cubaine. Un tel aveu d'échec ne pouvait rester sans explication. De nouveau la science vint au secours du régime. Le commandant de la révolution et homme de science, Antonio Nuñez Jiménez, chargé de nous accueillir à l'aéroport, groupe d'étranger venus à La Havane accompagner le cadavre de l'écrivain cubain Alejo Carpentier décédé à Paris en avril 1980, nous expliqua que cette foule de mécontents était le résultat d'une catégorie qui « ne possédaient pas des gènes révolutionnaires » et qu'il était bon pour assainir la révolution de s'en débarrasser. C'est ainsi que le pouvoir autorisa la sortie du pays à ce groupe, qui, comme les juifs pour le nazisme, possédait une limitation congénitale. Avec un sens aigu de l'opportunité, l'État cubain en profita pour expédier en contrebande aux États-Unis des délinquants les plus endurcis, les malades mentaux, et bien sûr les homosexuels etc. Cela a donné l'exode de Mariel qui a permis au pouvoir de se débarrasser de milliers de personnes conflictuelles et potentiellement subversives, considérées par le régime comme des « parasites, racailles de la société, fainéants » comme les qualifiait le Granma, le journal officiel du PCC, dans ses éditoriaux, dont le ton révélait aisément le style de Fidel Castro. Dans son discours de ce 1<sup>er</sup> mai, Fidel Castro, pour justifier ce signe massif de mécontentement, a faite sienne l'explication génétique. Claude Lefort nous rappelle que déjà Lénine avait retenue la métaphore du corps dans les campagnes contre les ennemis du peuple, placées sous le signe de la prophylaxie sociale : « l'intégrité du corps dépendant de l'élimination de ses parasites ».<sup>50</sup>
- 129 Suite à l'exode de Mariel suscité par Fidel Castro, les États-Unis, établirent un coupe-feu par la signature d'un accord migratoire signé avec Cuba en 1995, au terme duquel les États-Unis s'engageaient à octroyer 20.000 visas par an, et les candidats à l'émigration sauvage seraient renvoyés à Cuba, mais ceux qui touchaient les côtes américaines auraient le droit d'y rester, inaugurant ainsi la politique des pieds secs et des pieds mouillés. La situation socio-économique se dégradant de plus en plus, ce nombre de visas s'avère insuffisant, suscitant les départs vers la Floride dans des embarcations de fortune, souvent avec des conséquences tragiques.
- 130 La fidélité à « l'idéal de groupe » doit sans cesse pallier à la survenue de nouvelles formes de contestation et aux signes d'opposition qui continuent à se manifester, apparaît alors une méthode de répression qui libère les autorités de la responsabilité de ces agissements, et laisse au « peuple » la liberté d'exercer de manière « spontanée » et « volontaire » la défense de la

révolution : il s'agit des « actes de répudiation ». Le peuple est incité par des meneurs, sans doute des membres du Ministère de l'intérieur, à agresser verbalement, à briser leurs vitres à coups de cailloux, et à lancer à l'intérieur des maisons des denrées pourries à ceux qui ont osé s'exprimer ou réaliser des activités considérées contraires au régime. Cela rappelle les éphores qui déclaraient chaque année la guerre aux hilotes, afin que la police secrète — la *crypteia* —<sup>51</sup> puisse tuer sans subir la souillure (*miasma*) ceux des hilotes qui éveillaient le plus sa méfiance<sup>52</sup>. De même que les « Brigades de réponse rapide », formés par des professionnels bien entraînés à des techniques martiales, habillés en civil, et qui interviennent lors d'un rassemblement pouvant dégénérer en manifestation.

## Situation actuelle

- 131 Depuis que Raúl Castro est devenu de plein droit le successeur du Líder Máximo à la tête de l'État (février 2008) d'après la Comisión Cubana de Derechos Humanos y Reconciliación Nacional (CCDHRN)<sup>53</sup> le nombre de prisonniers politiques a diminué, mais les détentions arbitraires ont augmenté. Au premier semestre 2008, 640 détentions temporaires d'opposants au régime ont été effectuées, contre 325 en 2007 mais la situation continue à être très défavorable pour la dissidence interne.
- 132 Elizardo Sánchez, qui préside la Commission, considère qu'il n'y a pas de signes de changement depuis que Raúl Castro est à la tête du pouvoir, depuis juillet 2006.
- 133 La situation des droits civils, politiques et économiques est toujours défavorable. Le nombre de prisonniers politiques proportionnellement au volume de la population est l'un des plus élevés du monde. Le gouvernement cubain maintient dans son énorme système carcéral la majeure partie en chiffres absolus de prisonniers de conscience adoptés par l'Amnistie internationale. La commission considère qu'il y a eu un changement de « nuances » dans la « répression politique » depuis la maladie de Fidel Castro. Il ne s'agit plus de longues condamnations, comme ce fut le cas dans les années les plus récentes. Maintenant le pouvoir opère des détentions de courte durée, et des menaces d'interrogatoire de la part des appareils de police. Même si le nombre de prisonniers politiques a tendance à augmenter, il semble que le gouvernement s'oriente vers une répression de profil bas.
- 134 En revanche, la Commission souligne que les corps de police se comportent comme une « armée d'occupation » et que la répression s'applique à des vieillards, aux vendeurs ambulants et aux collecteurs de conteneurs d'ordure.
- 135 La CCDHRN considère "positive" la décision adoptée par Raúl Castro en février de commuer la peine de mort de plusieurs condamnés à la peine capitale. Néanmoins cet organisme déplore le manque d'information sur le nombre de prisonniers favorisés par cette mesure et pour combien d'entre eux, la peine fut commuée en détention perpétuelle ou en une peine de 30 ans.
- 136 La commission considère également inquiétant que ces prisonniers se trouvent toujours dans le couloir de la mort.
- 137 La Havane a souscrit en février dernier deux accords importants avec les Nations Unies concernant les droits civils et politiques. La Commission demande qu'ils soient ratifiés bientôt et sans réserves en « signe de bonne volonté politique » de la part du gouvernement.
- 138 Car la Commission craint qu'à l'analyse, nombre de signes de libéralisation positifs, ne s'avèrent être des leurres dissimulant une absence de véritable volonté politique de changement.
- 139 L'historien Manuel Cuesta Morúa, qui anime à l'intérieur de Cuba un courant social-démocrate, illégal mais toléré, considère que le débat actuel dans la société cubaine commence par la « reddition d'un pouvoir machiste face à l'homosexualité. » « La révolution silencieuse de lesbiennes et des homosexuels, est ce qui, en définitive, est parvenu à liquider la Révolution cubaine. »<sup>54</sup>

140 Et ce panorama de la « rébellion culturelle » et de mœurs à Cuba évolue en proportion de la capacité de ruse des Cubains, qui est grande, de trouver les moyens d'éluder l'interdiction d'accéder à l'usage d'Internet. L'apparition du site *Generación Y* est une de ces rébellions animées par Yoani Sánchez, une jeune Cubaine diplômée en philologie qui s'est attiré la reconnaissance internationale par ses commentaires pleins d'humour et d'ironie sur la vie et les avatars de la vie quotidienne à Cuba. Créé en avril 2007, son site lui a valu la reconnaissance du magazine américain *Time* qui l'a classée parmi les personnalités les plus influentes de l'année 2008 et qui lui a consacré sa couverture, et en Espagne, l'octroi du prix Ortega y Gasset de journalisme électronique.

141 Maligne, elle dit ne pas faire de politique ; difficile de la croire lorsqu'on lit ces propos :

"Je m'excuse" (...) Combien de fois j'ai été ignorée ou mal servie par un garçon de café incapable de dire "Je suis désolé". Pourtant cette simple phrase suffit à faire savoir qu'il n'y a pas de mauvaise intention. (...) Mais, si les Cubains ne s'excusent plus, c'est qu'ils ont appris la leçon de nos politiciens. Ceux-ci, pendant près de cinquante ans, ne se sont jamais excusés de rien. Même pas pour les plans économiques désastreux qui ont mené à l'asphyxie".

142 En tout cas, les autorités cubaines ne voient pas ses commentaires du même œil. Elle n'a pas été autorisée à se rendre à Madrid chercher sa récompense.

"Je crois que le message, c'est que les enfants pas sages n'ont pas le droit de sortir de la maison", a été son seul commentaire.

143 En revanche Fidel Castro, dans une préface destinée à l'ouvrage *Fidel, Bolivia y algo más*, mis en circulation à La Havane le 4 juin dernier, l'accuse de se livrer à une « activité de sape et de presse néocoloniale ».

144 L'autre événement non moins important dans la lignée de « rébellion culturelle » est celui suscité par l'arrestation de Gorki Águila animateur du groupe rock *Porno para Ricardo*, événement qui a montré l'existence d'un tissu de solidarité au sein de cette mouvance qui pratique, non pas la politique, mais agit dans l'espace du politique.

145 Yoani Sánchez, a mis à profit la tenue d'un concert du célèbre chanteur Pablo Milanés, bien vu par les milieux officiels même si, à une époque, il a eu aussi maille à partir avec le pouvoir.

146 Le concert allait avoir lieu dans la « Tribune anti-impérialiste », « protestodrome » comme l'appellent les Cubains, qui se trouve juste en face du Bureau des Intérêts américain, bâti lors de l'affaire de l'enfant Elian, pour que Fidel Castro tienne des meetings harcelant les autorités pour que l'enfant soit rendu à Cuba. On ne pouvait rêver de meilleur endroit pour donner l'idée à Yoani Sánchez de se rendre accompagné d'une amie et brandir une pancarte en solidarité avec Gorki Águila. La sécurité de l'État n'a pas tardé de réagir, mais le résultat poursuivi était largement obtenu. La presse étrangère accréditée à La Havane a répercuté l'incident. Le lendemain, journalistes étrangers et diplomates se sont rendus aux tribunaux où devait avoir lieu le procès de Gorki Águila, qui avait déjà fait trois ans de prison et était frappé d'une interdiction de jouer dans des lieux publics. Accusé de « conduite présentant un caractère pré délictueux » cette fois-ci il risquait d'écoper de quatre ans. L'intensité de la campagne internationale qui risquait de s'en suivre a contraint le gouvernement à modifier l'accusation : jugé pour « désobéissance », il a été condamné à une amende de 600 pesos, ce qui représente deux mois du salaire que gagne l'accusé dans un atelier de sérigraphie.<sup>55</sup>

147 Après sa remise en liberté, dans une interview accordée par téléphone au journal espagnol *El País*, Gorki Águila<sup>56</sup> déclare qu'il a « peur, car à Cuba on ne perd jamais la peur. Et sortir de prison signifie, sortir d'une petite prison pour aller vers une plus grande, mais avec toujours le risque de retourner vers la petite ».

148 On peut voir l'indice d'une mutation dans la violence sacrilège de ses prestations et l'obscénité de sa charge contre Castro est saisissante dans un contexte où en avril 2003, on fusillait encore trois jeunes, Noirs de surcroît, coupables d'avoir tenté de détourner une embarcation de tourisme pour s'évader de l'île.<sup>57</sup>

149 Claudia, l'amie de Yoani Sánchez écrit dans *Generación Y*, qu'elle vivait dans la peur, mais  
 lorsqu'elle a accepté d'accompagner Yoani brandir la pancarte demandant la liberté de Gorki,  
 elle avait compris que là elle avait franchi le seuil séparant le «on ne peut pas» du «on peut».  
 150 Cette phrase inaugure sans aucun doute le passage vers une autre période de l'histoire de Cuba.  
 151 La peur se meurt à Cuba emportée par le corps mourant du «Líder Máximo»; et son pronostic,  
 «Ce sont les Robespierre qu'il faut à Cuba, beaucoup de Robespierre!», est balayé par une  
 nouvelle réalité qui n'est pas prête à admettre qu'il faut des Robespierre à Cuba.

## Conclusion

152 En Amérique latine, les mauvais traitements, voire la torture, envers les prisonniers politiques,  
 dans les tout premiers jours de leur arrestation, n'est pas une pratique exceptionnelle, c'est  
 même un fait courant. Les prisonniers politiques sont presque toujours soumis à la question  
 préparatoire (terme pour désigner la torture sous l'Ancien Régime) en vue d'obtenir des aveux.  
 Cet état de faits est amplement documenté par les organismes compétents. En revanche, et  
 en dépit de l'existence connue de l'application de lourdes peines, y compris la peine capitale,  
 que subissent les dissidents à Cuba, et ce, comme nous venons de le voir, dès le début de la  
 Révolution, ce pays est tenu à l'écart de ce champ de recherche.  
 153 La Révolution cubaine a su asseoir une légitimité en matière d'éducation et de santé publique,  
 qui lui a valu une reconnaissance rarement contestée; y compris auprès des organismes  
 internationaux tels que l'Unesco ou les Nations unies etc. Cependant le système répressif,  
 carcéral et punitif, n'a pas à ce jour attiré l'intérêt des spécialistes et ne jouit à leurs yeux  
 d'aucune marque particulière. Pourtant, s'il y a bien un domaine qui, au même titre que les  
 grands acquis de la révolution, devrait être placé parmi les institutions qui jouent un rôle central  
 dans le processus d'instauration et de pérennité du régime castriste, c'est bien le système  
 de répression et de punition implanté depuis 1959. Aussi paradoxal que cela puisse paraître,  
 on doit admettre que c'est dans ce domaine, sans conteste, que la révolution a atteint un  
 degré d'excellence. Vu le rôle central qu'il occupe dans l'organisation sociale de l'île, sa  
 portée dans la vie publique et privée des Cubains et son incidence dans leur comportement,  
 sans commune mesure avec les systèmes de répression connus auparavant par Cuba lors des  
 dictatures précédentes, ou en Amérique latine, il devrait être placé en priorité parmi les centres  
 d'intérêts des études cubaines. La stabilité d'un régime instauré depuis bientôt cinquante ans  
 ne serait pas concevable sans ce système hautement sophistiqué de contrôle et de répression-  
 punition tel qu'il existe aujourd'hui à Cuba.

---

## Notas

1 Carlos Franqui, *Journal de la révolution cubaine*, Le Seuil, Paris, 1976, p. 91.

2 Pendant les 18 mois qu'a duré sa captivité, Fidel Castro fait état dans sa correspondance avec Naty Revuelta d'un ample programme de lectures qu'il s'est fixé pour approfondir notamment l'histoire des révolutions, les biographies de grands hommes, et en particulier de textes de Marx et de Lénine. Les commentaires qu'il adressait à Naty Revuelta, - sa pourvoyeuse des livres - dans ses lettres, constituent à maints égards un témoignage de premier ordre, car non seulement il révèle avec précocité la véritable nature de son projet politique tel qu'il l'appliquera dès la prise du pouvoir à Cuba, et la logique des méthodes radicales à mettre en place afin de neutraliser toute velléité de rébellion de la part de possibles opposants. Mais surtout, cette source épistolaire nous permet de suivre la formation idéologique et intellectuelle d'un leader.

3 Ses exposés dès cette époque sont fréquemment assortis d'exemples de ce type de références. Carlos Franqui, op.cit., nous rappelle à ce propos ses références constantes à Alexandre Le Grand. Serge Raffy dans sa biographie, *Castro l'infidèle*, Fayard, Paris, 2003, fait état du changement de nom par Fidel Castro, nommé au départ Fidel Hyppolite, il s'est fait nommer Fidel Alexandre, lorsqu'il a été reconnu par son père quant il avait 17 ans, comme cela apparaît dans l'acte notarial qui atteste de cette reconnaissance.

4 A partir du moment où le sergent-taiguigraphe Batista dirige la « révolution des sergents » (4 septembre 1933), il devient l'arbitre de la situation politique cubaine ; nommé chef des Forces armées, il dirige et instrumentalise la politique cubaine pendant la période de 1933 jusqu'en 1940 quand il est élu président constitutionnel avec les voix de la Coalition démocratique socialiste, intégrée par les communistes, des secteurs du centre-gauche et le soutien des Etats-Unis ; trois membres du Parti communiste intègrent le Conseil de ministres. Il gouverne pendant 4 ans, s'ajustant aux normes constitutionnelles et revient au pouvoir suite au coup d'État du 10 mars 1952.

5 Fidel Castro, jugé le 16 octobre 1953 et condamné à quinze ans de prison, n'a accompli que quinze mois de sa peine : amnistié par Batista le 15 mai 1955 ; cette mesure a favorisé également l'ensemble de ses co-détenus, compromis aussi dans l'assaut de la Caserne Moncada, le 26 juillet 1953, qui a fait de nombreux morts du côté des assaillants mais aussi de celui des forces de l'ordre

6 Informés de la décision de Washington de précipiter la chute de Batista, les principaux chefs de l'opposition en exil, Prío Socarrás, Antonio Varona, Miró Cardona, entament de démarches pour susciter l'unité de l'opposition et se préparer à cette éventualité.

7 Voir à ce propos le témoignage d'un résistant, Jorge Valls, *Mon ennemi, mon frère, L'Arpenteur*, Gallimard, Paris, 1989 ; et en particulier, Sweig E. Julia, *Inside The Cuban Revolution*, Cambridge, Massachusetts, London, England, Harvard University Press.

8 Fidel Castro y a séjourné quinze mois.

9 Le lieu d'internement pour hommes de Isla de Pinos, construit par le dictateur Gerardo Machado y Morales, hébergea depuis 1930 jusqu'à 1958 environ 22,000 prisonniers, dont 95 % de prisonniers de droit commun du pays. A partir de 1959 jusqu'en janvier 1967, y ont été admis plus de 15,000 pour délits politiques.

10 En 1967, le régime dispose le transfert des prisonniers de l'Île des Pins vers des prisons disséminées dans l'ensemble du territoire de Cuba. Liste de prisons à Cuba par provinces d'après une source de l'exil : Pinar del Río 57 ; Province Havane 35 ; Province Ciudad de La Havane 20 ; Municipale spécial Île des Pins 6 ; Province de Matanzas 64 ; Province de Cienfuegos 15 ; Province Villa Clara 33 ; Province Sancti Spiritus 18 ; Province de Ciego del Avila 20 ; Province de Camagüey 61 ; Province Victoria de las Tunas 34 ; Province de Holguin 21 ; Province Granma 30 ; Province Santiago de Cuba 38 ; Province Guantánamo 95 ; Total 582. <http://secretoscuba.cultureforum.net/carceles-de-cuba-f2/cuantas-prisiones-hay-hoy-en-dia-en-cuba-t349.htm>

11 Claude Lefort, « La logique totalitaire », (1981) *Le totalitarisme. Le XX siècle en débat, textes choisis et présentés par Enzo Traverso*, Seuil, Paris, 2001, p. 718.

12 Devereux, Georges, « Psychanalyse et histoire. Une application à l'histoire de Sparte », *Annales*, n° 1, janvier-février, Librairie Armand Colin, Paris, 1965, p. 30

13 George L. Mosse, *Les sources intellectuelles du Troisième Reich. La crise de l'idéologie allemande*; Paris, Seuil, Coll Points-Histoire, 2008, (The Crisis of German Ideology, 1964) et Peter Reichel, *La fascination du nazisme*, Paris, Odile Jacob, 1993, cités par Fabrice d'Almeida, *La vie mondaine sous le nazisme*, Paris, Perrin, 2006 et 2008, p.16.

14 Souligné par l'auteur

15 En ligne : <http://www.cuba.cu/gobierno/discursos/>

16 Georges Devereux, op. cit. p. 36

17 En fait, la constitution de 1940 sera abrogée dès février 1959.

18 Ignacio Ramonet, *Biografía a dos voces*, Madrid, Debate Editorial, 2006.

19 Enrique Encinosa, *Escambray la guerra olvidada*, Miami, Editorial SIBI, 1989.

20 Y compris des bataillons d'enfants ont pris part à cette guerre, comme le raconte Norberto Fuentes, le journaliste officiel, seul autorisé à accompagner l'armée lors des déplacements au cours de cette campagne, dans des « romans reportage » inspirés de cette expérience tels que : *Nos impulsaron la violencia*, La Habana, Editorial Letras cubanas, 1986. Dans la même veine de roman reportage avant la lettre: Manuel Pereira, *El comandante veneno*, La Habana, Editorial Letras cubanas, 1979. Aussi quelques témoignages de militaires : Juan Carlos Fernández, *Todo es secreto hasta un día*, La Habana, Ediciones Políticas, Ciencias Sociales, 1976 ; José Suárez Amador, *La lucha contra bandidos en Cuba*, La Habana, Editorial Letras Cubanas, 1981 ; Osvaldo Navarro, *El caballo de Mayaguará*, La Habana, Editorial Letras cubanas, 1984 ; Aurelio Gutiérrez González, *La defensa de Polo Viejo*, La Habana, Editorial Gente Nueva, 1988.

21 Voir à ce propos l'introduction de Carlos Aldana, in Norberto Fuentes, op. cit.

- 22 Entretien à Miami avec Lino Fernández, dirigeant du MRR, janvier 2004.
- 23 Ce sont des données tirées de l'introduction de *Todo es secreto hasta un día*, op. cit., qui est à ce jour le texte le mieux documenté venant de Cuba sur la question : son auteur est membre du Ministère de l'intérieur.
- 24 Selon le précepte de Mao : la guérilla doit bouger parmi la paysannerie comme un poisson dans l'eau : il s'agissait donc d'enlever l'eau au poisson pour qu'il périsse.
- 25 Comme il apparaît démontré dans la recherche inédite entreprise par : Ehlert Gerhard, Staat Jochen, Voigt Tobias, *Die Zusammenarbeit Zwischen dem Ministerium für Staatsicherheit der DDR (MfS) und dem Ministerium des Innern Kubas (MININT)*, Iniversité Libre de Berlin, juin, 2002
- 26 Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975, p. 30 (les guillemets sont de Michel Foucault)
- 27 Plantados : cubanisme : camper sur ses positions à l'image d'un arbre ou de quelque chose fixée verticalement. *Plante* en espagnol désigne une protestation collective de personnes rassemblées sous une même autorité ou qui travaillent en commun pour exiger ou refuser énergiquement quelque chose, par exemple dans une prison ou une usine. À propos des « Plantados », voir mon article, « Plantados jusqu'à la liberté : le corps comme territoire de résistance et d'affirmation de l'intégrité face au système carcéral à Cuba », en ligne : <http://nuevomundo.revues.org/index873.html>
- 28 Georges Devereux, op. cit p. 38
- 29 Armando Valladares, *Mémoires de prison*, Paris, Albin Michel, 1985, p. 29. Armando Valladares a passé 24 ans en prison pour avoir exprimé dans son lieu de travail son rejet du communisme.
- 30 Idem, p. 161
- 31 Idem, p.,173
- 32 Idem, p. 148
- 33 idem, p., 158
- 34 Idem, p. 163
- 35 Pour des témoignages sur les grèves de la faim et l'expérience de la prison voir : Manuel Márquez Trillo, *El precio del coraje*, sans réf. Miami, 2003 ; Angel Pardo, *Cuba, memorias de un prisionero*, sans réf. Miami, 1992 ; Ernesto Díaz Rodríguez, *Rehenes de Castro*, Miami, Linden Lane Press, 1995 ; *Presidio político cubano, XXX aniversario de la clausura del Presidio de Isla de Pinos*, Miami, Rodes Printing, 1998
- 36 Voir à propos des troubles de l'identité, Georges Devereux, « La renonciation à l'identité : défense contre l'anéantissement » *Revue française de psychanalyse, janv-fev., 1967, tome XXI, No 1*, p.,101-143. « L'adaptation à une société pathologique est un signe de pathologie », idem, p. 105.
- 37 Voir Carlos Franqui, *Journal de la Révolution*, op. cit.
- 38 Claude Lefort, op. cit, p. 718.
- 39 Idem, p. 714
- 40 George Devereux, « Psychanalyse et histoire. Une application à l'histoire de Sparte », *Annales*, Librairie Armand Colin, janvier-février, 1965.
- 41 Le cadre général historique choisi par Devereux pour développer son analyse est le système social et politique de Sparte, qui découlait directement de la disproportion numérique entre les Spartiates libres et les hilotes opprimés ; situation qui inspirait une véritable terreur chez les maîtres. Les Spartiates vivaient dans la crainte d'une révolte qui pourrait survenir le jour où les hilotes se décideraient à réagir contre le régime d'oppression auquel ils étaient soumis, et auquel les Spartiates, au lieu de l'abolir, consacraient le plus clair de leurs ressources dans le seul but de le perpétuer.
- 42 Editions Alfaguara, Madrid, 1996.
- 43 Le concept de l'« Idéal de Groupe » appartient à Róheim lequel s'est inspiré à son tour du concept de Freud de l'Idéal du Moi
- 44 Devereux, G., op. cit. p. 33.
- 45 Les rencontres avec les intellectuels ont eu lieu au siège de la Bibliothèque nationale, les 16, 23 et 30 juin 1961
- 46 Heberto Padilla (1932-2000) Accusé d'avoir produit des écrits subversifs et contraint à une autocritique publique, fut emprisonné avec sa femme, la poète Belkis Cuza Malé en 1971. Grâce à l'intervention de Sartre, Mario Vargas Llosa, Gabriel García Márquez il a pu quitter Cuba en 1980

47 Quelqu'un lui a soufflé l'idée, pour se faire aider dans une entreprise si hasardeuse, de faire venir un grand généticien britannique, connu pour sa compétence. Mais lorsque le scientifique britannique lui a exprimé son désaccord avec la manière si improvisée d'agir, il fut vite accusé d'être agent de la CIA et expulsé du pays.

48 À l'opération du « cordon de La Havane » (1966) ont participé des écoliers de toutes les écoles de la capitale, y compris les enfants des écoles maternelles.

49 L'auteur a été témoin à La Havane d'un entretien entre hauts responsables où ce sujet a été abordé (1966). J'ignore si la thérapie a été appliquée mais son application a été envisagée.

50 Claude Lefort, op., cit., p. 726.

51 La crypteia, le «massacre secret des hilotes». Georges Devereux nous renvoi à ce propos à la thèse d'Henri Jeanmaire, *Couroi et Courètes. Essai sur l'éducation spartiate et sur les rites d'adolescence dans l'Antiquité hellénique*, Univ. Lille, 1939. Les jeunes gens assassinaient ceux des hilotes qui leur paraissaient les plus intelligents ou les plus rebelles. D'où l'idée d'une sorte de «police secrète». H. Jeanmaire rapproche ces jeunes spartiates des jeunes Africains noirs qui se retirent de la tribu le temps de leur initiation pour passer dans la catégorie des adultes. Comme ils sont des guerriers, c'est l'occasion de se faire la main sur tous individus suspects. Il les rapproche des Hommes-Léopards d'Afrique.

52 La première prérogative des éphores est le maintien de ce qu'on appellerait aujourd'hui l'ordre public. Ils ont droit de vie et de mort sur les Hilotes.

53 En ligne : <http://www.cubaencuentro.com/es/cuba/noticias/disidentes-el-numero-de-presos-politicos-disminuye-pero-aumenta-el-de-detenciones-arbitrarias-103319>

54 Manuel Cuesta Morúa, « Cuba 07 : abierta a sí misma », *Encuentro de la cultura cubana, hiver*, 2007/2008.

55 On peut accéder aux vidéos de la bande Porno para Ricardo dans le site : <http://andresrivero.com/notasdeexilio.htm>

56 En ligne : [http://www.elpais.com/articulo/Revista/Verano/democratico/regimen/reparte/bien/miseria/elpepirdv/20080831elprdv\\_4/T](http://www.elpais.com/articulo/Revista/Verano/democratico/regimen/reparte/bien/miseria/elpepirdv/20080831elprdv_4/T)

57 Le 18 mars 2003, 77 personnes ont été arrêtées dans plusieurs provinces du pays au cours de ce que des organisations dissidentes appellent la plus importante vague de répression de ces dix dernières années. Il s'agit notamment de journalistes, de propriétaires de bibliothèques privées et de membres de partis d'opposition illégaux œuvrant en faveur de la démocratie, uniquement pour avoir exercé, de façon non-violente, leur droit à la liberté d'expression et d'association. Il s'agit notamment de journalistes, de propriétaires de bibliothèques privées et de membres de partis d'opposition illégaux œuvrant en faveur de la démocratie.

---

### ***Para citar este artículo***

Referencia electrónica

Elizabeth Burgos, « Condamner et punir : le système pénitencier cubain », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Coloquios, 2009, Puesto en línea el 16 janvier 2009. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index49612.html>

---

### ***Licencia***

© Tous droits réservés

---

### ***Entradas del índice***

***Cronológico*** : Siglo XX

***Geográfico*** : Cuba

***Licence portant sur le document*** : © Tous droits réservés

---